

# ...et si nous retournions en Oranie !

## III. — VALMY : POINT FINAL

Est-ce mon dernier voyage ?... Si cela devait être, je ne désirerais pas qu'il soit à l'image d'une veillée funèbre, et je vais essayer de le rendre acceptable.

Mais qu'il y a loin du désir à la réalité ! J'ai essayé, amis lecteurs, mais en vain, car après bien des pensées aussi sombres les unes que les autres ; après avoir noirci près d'une page et changé plus d'une fois de stylo ; après une supplique à mon Saint-Patron et une longue marche au long d'un rivage incitant au rêve et à la méditation, je n'ai pu, hélas ! trouver les mots aptes à dissiper la peine qui a été celle de la plupart des amis m'ayant écrit depuis la réception du numéro de l'**Echo** d'août-septembre. Une peine qui, très profondément, m'étreint encore en composant ce propos. Obligé de tourner la page, après y avoir tracé le mot FIN !

J'ai toujours pensé que la raison en serait plutôt, un jour pas comme les autres, à l'occasion du voyage que l'on ferait sans bagage ni espoir de retour, ou encore la maladie. Il y a vraiment loin du rêve à la réalité. Mais ne plus retourner — par l'écriture — en Oranie, cette chose qui était pour moi comme un baume qu'on applique sur une plaie pour en apaiser la douleur, cette pensée a provoqué chez moi un choc à peu près identique à celui qui m'obligea à tourner le dos à mon cher pays, et cela fait mal, très mal. croyez-moi amis lecteurs et chers correspondants. Il sera dit que je boirai le calice du chagrin et de la révolte jusqu'à la lie... car c'est ainsi pour ce qui profondément me concerne, parce que j'ai mal au pays perdu, un mal accru si on peut dire, par tout ce que j'en apprend quasi chaque semaine. Mais puisque le sort en est jeté, que l'on me permette, en cet ultime envoi de nos chers souvenirs à la direction de l'**Echo**, de jeter une fois encore à la face des responsables, de tous les responsables de notre exil et de notre déracinement et tout particulièrement au grand hâbleur de ces temps, champion des parjures que restera dans l'Histoire Michel Debré, tout le mépris accumulé en moi depuis tant d'années. Enfin, je voudrais exprimer ici mes remerciements les plus chaleureux à tous ceux de nos compatriotes qui m'ont écrit pour me dire la peine qui serait la leur et celle de leurs enfants, si « ce cher **Echo** ne devait plus paraître ».

Cela dit, venez avec moi rendre une dernière visite à cet autre chaînon de l'extraordinaire et magnifique couronne qu'aura été notre œuvre colonisatrice et civilisatrice dans tous les domaines, n'en déplaise à certains "intellectuels" qui, par la voie de la radio (France-Culture), dans la rubrique "Rencontres" du 24 septembre dernier, se gargarisaient encore du soutien apporté par eux aux fellouzes assassins. Les traîtres et les criminels retournent toujours sur le théâtre de leurs méfaits...

\*\*\*

« La structure de mon village », dit Jean Morral, se compose de trois parties distinctes, correspondant elles-mêmes à trois périodes de son histoire. Tout d'abord le village européen, délimité, tracé et construit au début de la colonisation, en 1848. Puis le douar, implanté peu après aux abords du Centre, par les tribus Douairs et Zmélas. Enfin, édifiée en 1954, la Cité moderne de la Marine nationale, où s'établirent les familles métropolitaines des marins de la base anti-atomique de Mers-el-Kébir et des aviateurs de la Base aéronavale de Lartigue, située à un angle du village européen et du douar ; base alors dirigée par le Commandant Ortolan, où j'eus un jour le plaisir, alors qu'il était de passage à Oran et l'hôte de la Municipalité, d'y conduire le Prince Napoléon. Trajet fort

court, certes, mais plein d'enseignements pour moi et combien fort goûté de l'intéressé, en apprenant que son guide était le petit-fils d'une vivandière décorée par Napoléon III sur le champ de bataille de Solferino, au lendemain de la victoire de Magenta, où l'illustra notre glorieux 2<sup>e</sup> Zouaves.

\*\*

Pour votre serviteur, Valmy c'était, aux jours heureux, au centre même du village, l'église avec sa chapelle dédiée à Sainte-Catherine, et de part et d'autre de ce lieu du culte, la Maison commune et sa très vaste salle des fêtes, ce lieu de rencontres de tous genres, tellement nécessaire à toute collectivité, la Recette postale, le Monument aux morts... « pour l'ingrate Patrie », comme me l'a écrit un ami, et le presbytère dont le dernier occupant fut le chanoine Pierre Rivière, que j'avais connu, fort apprécié des populations des Hauts-Plateaux à l'époque où il desservait les villages éloignés de Frenda et Trezel. Face à cet ensemble, la grand-place publique, complantée sur tout son pourtour de ficus, parure des centres des zones littorales et du Tell, et, derrière, l'ancienne école communale devenue C.E.G., une école fréquentée par les ascendants des familles Nérat de Lesguisé, maire au début de ce siècle ; Ramade, l'une des plus nombreuses de l'endroit, avec celles des Lafumat, Bazet, Mercadier, ce dernier maire des années 20 et 30 dont un fils, Gaston, fut le dernier magistrat municipal à l'heure de la trahison gaullienne et de l'adieu à jamais. Un édile qui a profondément marqué son passage à la mairie, mais encore sur le plan professionnel et celui tout simplement humain. J'ai souvenir de l'avoir rencontré pour la dernière fois en 1963, sur la place Saint-Pierre de Besançon, « en pèlerinage » je crois, tout au long de la région libérée par l'armée « Rhin et Danube », à la recherche de souvenirs qui émeuvent les Pieds-Noirs qui en furent à la fois la parure, l'armature et l'ossature. En ces circonstances... mettons historiques, ils étaient des Français à part entière, tandis que quelques années plus tard, « ...ces buveurs d'anisette... » selon la très délicate expression de l'Autre... Je vous ai compris, changeons de route...

\*\*

Écoutons à nouveau Jean Morral décrire "son village" de forme rectangulaire à quatre parties égales, chacune comprenant une quinzaine d'habitations de 600 m<sup>2</sup>. Au siècle dernier, et même au début de celui-ci, elles n'étaient séparées que par des palissades en bois qui furent remplacées, au fur et à mesure de l'amélioration de la condition des habitants, par des murs de pierres. Une singularité, ajoute-t-il, « à l'heure de l'exode la plupart des habitations dataient de la période de l'édification du Centre dont un petit nombre, après démolition, fit place à des maisonnettes plus conformes aux nécessités de l'heure. Les personnes qui revoyaient Valmy après une longue absence avaient l'impression de trouver alors un village neuf, fraîchement bâti au goût de l'actualité. »

L'église date de 1853, et à peu près à la même époque, un peu avant, était construite aux abords du village une auberge que l'on désignait sous le vocable de « Auberge du Père Cor », lieu de rendez-vous des voyageurs de commerce et de quelques habitants à la recherche d'une certaine détente, voire d'affaires à traiter. L'ouvrage de Jean Morral ne dit pas à quelle époque elle disparut, mais mentionne l'hôtel-restaurant "Le Tahiti", sur la route menant à La Senia. Très couleur polynésienne, j'y ai fait quelques haltes de 1958 à 1960, en compagnie de personnalités étrangères d'Europe occidentale et d'Amérique du Sud, et aussi de journalistes métropolitains ou

étrangers. Le lieu était à la fois calme et accueillant, le café excellent et, pour ajouter au charme de l'endroit, une serveuse fort gentille était agréable à détailler... Heureux temps !... « **Félicité passée qui ne peut revenir...** »

\*\*

Un peu de géographie humaine à présent. Lors de sa création, en 1848, Valmy comptait 50 familles européennes, soit environ 200 individus venus de Provence, de l'Aveyron, de la Drôme, du Tarn, du Loiret, de l'Ariège, de Moselle ; les suivantes vinrent d'Alsace, de Lorraine, on devine pourquoi, même du Luxembourg.

En 1954, la population comprenait 650 européens et 2 350 musulmans et, à l'heure de l'adieu à jamais, en raison de l'apport des familles métropolitaines du fait de l'édification de la Cité de la Marine nationale, ce sont plus de 3 200 âmes d'origine européenne qui feront la valise... Les musulmans sont alors évalués à 2 500, car dès 1848 les Berbères, jusque-là réfractaires à la vie sédentaire, furent attirés par l'implantation des Français qu'ils avaient considérés comme imprudents. C'est ainsi, continue l'auteur, que quelques familles tenteront leurs chances aux côtés des Européens. Ce sont les Sardi, Chakor, Hamidi, Gounani... Convaincus par la réussite de leurs coreligionnaires, d'autres suivront. Ils furent de précieux collaborateurs des cultivateurs européens, et eux aussi, au contact des méthodes de culture de ces derniers, deviendront des propriétaires.

Jean Morral ajoute que jusqu'à la dernière heure de la présence française, les descendants de ces valeureux travailleurs comptaient parmi la population active de la localité ; qu'ils s'étaient liés, comme partout ailleurs du reste, quoiqu'en disent encore certains de nos détracteurs, avec les européens et que de solides amitiés les avaient rapprochés à travers les générations, cinq au total entre 1848 et 1962, et j'entends encore Gaston Mercadier me dire que « le pays pouvait être conservé à la France, si le bradeur l'avait vraiment voulu ».

Mais passons sur les promesses, les déclarations officielles des uns, les reniements, les mensonges des autres, tous parjures sur une grande échelle et à jeter dans une même poubelle.

\*\*

Parmi les descendants de ces travailleurs musulmans, certains n'ont pas hésité à œuvrer aux destinées de leur village, tel Sardi Abdelkader, l'un des plus anciens membres du Conseil municipal, petit-fils de l'adjoint au maire de la première municipalité.

D'autres, comme les Kacha, Benyamina, Mekali étaient des commerçants ; d'autres encore, les Boualem, Rached étaient agriculteurs, et il convient de citer un grand nombre d'ouvriers sérieux, consciencieux, entre autres les Chakor et Besbacl ; enfin beaucoup possédaient leur propre demeure de père en fils, et le travail n'a jamais manqué parce que Valmy, en dehors des exploitations agricoles, industrielles (briquetterie, fabrication de poteaux en béton, hullerie...) possédait 31 magasins où toutes les branches ou activités y étaient représentées : boulangeries, épicerie, boucheries, cafés, drogueries, mercerie, papeterie, chausseurs, électriciens, salon de coiffure, atelier de matériel automobile, stations d'essence, nouveautés, plus une pharmacie, un cabinet médical où pratiquait un docteur de médecine générale, un cabinet de chirurgien-dentiste et j'en passe. Il convient d'ajouter que ce beau village possédait aussi le plus célèbre des Haras de l'Algérie, situé sur le domaine Saint-Jean, propriété de Gaston Mercadier. Ainsi pourvu, Valmy possédait surtout, comme le dit si justement Jean Morral, « un visage éclatant de santé », qui le plaçait au rang des importantes localités de l'Oranie, c'était pour tous la prospérité assurée, d'autant qu'au titre du fameux et... fumeux Plan de Constantine, cet attrape-

nigauds, une entreprise agréée par l'Etat avait lancé un projet d'industrialisation de la région sur plus de 80 hectares, à la limite de la commune de la Sénia, et que plusieurs industries commençaient à s'installer. On sait malheureusement ce qu'il advint, à Valmy comme ailleurs en Oranie, à Renan par exemple, dans le domaine du préfabriqué.

Que l'on me permette d'ajouter quelques mots à cette petite mais combien intéressante page d'Histoire. C'est le 31 décembre 1856, alors que le Comté de Nice, depuis le fleuve le Var jusqu'à la frontière actuelle, et la Savoie font partie du patrimoine de l'Etat sardé, que par décret impérial Valmy est érigé en commune de plein exercice. A la veille d'un nouvel an, c'est un beau cadeau que vissent les élus qui ont la charge de conduire les destinées de leur village. Mais cette décision ne changera pas pour autant leur idéal politique. Du reste, lors du plébiscite du 2 décembre 1852, par 56 NON contre 13 OUI, la population avait refusé sa confiance à Napoléon III.

Jean Morral ajoute que la colonisation, comme partout ailleurs du reste, et l'Histoire de nos pionniers en fournit mille et mille preuves, sera entravée par toutes sortes de fléaux naturels : maladies infectieuses, dysenterie, paludisme, la terrible épidémie de choléra de 1849, dont Albert Camus tirera son ouvrage "La Peste". Une des premières victimes en sera M. Duchapt, adjoint spécial. Par ailleurs, lorsque la population d'Oran émettra le vœu, dans les conditions que l'on sait, d'ériger une chapelle sur les hauteurs de la colline de Santa-Cruz tous les habitants de Valmy, comme du reste tous ceux de la région environnant Oran approuveront cette décision.

\*\*

Je n'oublierai pas de rappeler que l'hippodrome du Figuier se trouvait inclus dans les limites de la commune de Valmy. Ce magnifique hippodrome, rendez-vous dominical de nombreux turfistes de l'Oranie et de leurs familles, dans un cadre coquet, vraiment attrayant ! Et j'ajouterai que si la ville d'Oran (j'en parle en connaissance de cause) a fait de gros efforts pour l'aménagement de cet hippodrome, il faut rendre un bel hommage à la Société des Courses d'Oran et notamment à ses dirigeants, en particulier M. Grosjean et le docteur Parrès, qui firent preuve de beaucoup de dévouement et d'une grande compétence en la matière.

Avant de mettre un terme à cette longue évocation, je me dois de citer les coopérateurs à qui ce beau village doit son extension et sa vitalité, les Lafumat, Roux, Font, Lours, Ramade, Gomez, Morral, Agullo... et aussi les familles Cara, Benchetrit, Carillo, Bœuf, Ballesta, Pinazo, Long, Varo, Reymond, Léas et combien d'autres, qui doivent regretter d'avoir perdu bien autre chose qu'une exploitation commerciale ou industrielle, n'est-ce pas Madame Saré, de la famille Lalanne, que j'ai eu le plaisir de recevoir un jour en mon foyer de l'Hexagone !... Que les bonnes gens de Valmy, encore de ce monde, veuillent bien me pardonner de mettre ici un terme à la belle histoire que compte leur cher village, et que Jean Morral ne me tienne nulle rigueur si j'ai laissé de côté bien des faits et des aspects de son très intéressant ouvrage, vérifiable démonstration s'il en était de son amour du pays natal.

François RIOLAND.

## DERNIÈRE PRIÈRE

Nombreux vont être ceux qui seront déçus de ne pas trouver dans ce dernier numéro les papiers et faire-part qu'ils nous ont envoyés.

Mais il nous faut boucler ce journal et, en dépit de quatre pages supplémentaires, la place nous manque et beaucoup de plomb va rester sur le marbre.

Malgré tous nos efforts nous n'avons pu satisfaire tout le monde. On voudra bien nous excuser.